Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 27 (1925)
Heft: 1-2

Artikel: L'unité Suisse et le Tessin
Autor: Martin, William
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748623

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'UNITÉ SUISSE ET LE TESSIN

L'idéal de la plupart des nations est l'unité, et l'on sait de reste que les gens qui ont le malheur de ne pas parler la même langue que leurs concitoyens y sont considérés comme des étrangers — et parfois comme des traitres. Nous avons au contraire, nous autres Suisses, la fierté de notre diversité — au point qu'elle nous cache trop souvent la profonde unité de la patrie suisse.

Il y a chez nous des gens dont l'étonnement ne connaît pas de bornes en pensant qu'ils ont des concitoyens qui parlent l'italien. Lorsqu'un orateur tessinois se lève pour prononcer un discours, dans un banquet ou dans une assemblée confédérale, il parvient rarement à dire autre chose que «Cari Concittadini!» — car l'enthousiasme de ses auditeurs est tel, dès ce moment, qu'on ne le laisse pas continuer. Cet attendrissement, qui nous attendrit nous-mêmes lorsque nous en sommes témoins, a au contraire le don d'agacer nos Confédérés tessinois, qui veulent être des Suisses comme tous les autres, et non pas des bibelots de collection ou les chérubins de la famille.

Il faut, en politique, se garder de tous les mysticismes. Nous croyons qu'il n'y en a pas de pire que le mysticisme niveleur des nations qui ne voient d'autre idéal que l'uniformité. Mais nous ne nous apercevons pas assez que nous tombons dans un travers du même genre en prenant pour une grande merveille ce qui n'est que la vie elle-même, avec sa complexité de surface et son unité foncière. Notre surprise témoigne que nous sommes les victimes inconscientes de cette philosophie toute moderne d'après laquelle l'unité d'une nation repose nécessairement sur la communauté de langue. Combien de nos compatriotes parlent servilement, depuis dix ans, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, sans s'apercevoir que la paix n'a réalisé que le droit des peuples à disposer des peuples de même langue. Or, ce principe de l'unité nationale fondée sur l'unité linguistique est la négation de notre propre pays.

Il est, de plus, et cette constatation doit être de nature à nous tranquilliser, une sottise. La langue peut servir, nous en convenons, au rapprochement des âmes; elle peut être inversement

un obstacle à la compréhension réciproque, à l'interprétation des pensées. Mais c'est un obstacle purement matériel, analogue à la distance, qui est aussi un obstacle, ou, si l'on veut, à la surdité de l'un des interlocuteurs. Lorsque cette difficulté est vaincue, — et qui oserait dire qu'elle ne peut l'être? — la communion des esprits n'est gênée en rien par la différence des idiomes. Car ce qui importe, ce n'est pas la façon de s'exprimer, mais ce que l'on exprime.

Nos pères le savaient et le comprenaient beaucoup mieux que nous. Il est singulier, si l'on se place à un point de vue moderne, de constater combien les préoccupations linguistiques sont récentes, combien elles ont été étrangères aux générations qui nous ont précédés, véritablement absentes de leur esprit.

Nous n'en donnerons ici qu'un seul exemple. On sait qu'au Congrès de Vienne, la Confédération a demandé que la Valteline lui fût rendue. Les Puissances étaient d'accord mais cette belle province nous a finalement échappé, principalement parce que nos ancêtres ont refusé de faire de la Valteline un canton souverain. Or, au cours de ces discussions, dans la correspondance officielle des envoyés de la Diète et du canton des Grisons, dans les nombreux mémoires des contemporains, nulle part, pas une seule fois, on ne voit apparaître la moindre préoccupation linguistique. On aurait pu dire, et nous serions tentés de dire aujourd'hui que l'accroissement de l'élément italien dans la Confédération établirait sur une base plus solide l'équilibre intérieur de nos races. On aurait pu prétendre, inversement, que la Suisse n'avait pas intérêt à renforcer les minorités dans son sein. Les deux thèses pouvaient se soutenir. Elles ne furent soutenues, ni formulées, ni l'une ni l'autre. On argumenta à perte de vue sur le catholicisme de la Valteline. De son italianité, personne ne semble s'être aperçu.

Il y a une leçon dans ce souvenir, et c'est pourquoi nous avons tenu à le rappeler ici. Qui nous dit que dans un siècle, peut-être, et, nous l'espérons, dans moins de temps, nos âpres querelles de langue ne paraîtront pas aussi surannées à nos descendants que nous paraît aujourd'hui l'anticléricalisme frénétique de certains de nos pères? Gardons-nous d'engager l'avenir, comme ils le firent, sur des conceptions fragiles.

Car ils engagèrent l'avenir, qui est notre présent, et la perte de la Valteline a été pour notre pays un malheur irréparable, en ce qu'elle a laissé le Tessin isolé, au seuil des Alpes, trop petit pour se suffire, trop faible pour être un élément de force, trop lointain pour être efficacement aidé. Il n'y aurait pas de question tessinoise, aujourd'hui pas plus qu'il n'y a de question romande, si le Tessin, au lieu d'être étranglé entre un col de haute montagne et des douanes étrangères, pouvait respirer à son aise, en échangeant ses produits avec ceux de la riche vallée de l'Adda.

Economiquement et géographiquement, la situation du Tessin, de dimensions médiocres, enserré de toute part dans un territoire étranger, envahi par une colonie étrangère compacte, loin des centres de la Confédération, est analogue à celle de Genève et mérite la même sollicitude. Nulle part, en Suisse, on n'est mieux placé qu'à l'extrémité du Léman pour comprendre les difficultés de nos Confédérés, et pour tenter de les résoudre. Car tout ce qui sera fait pour eux nous profitera indirectement.

Mais la situation du Tessin est aggravée encore par la barrière du St. Gothard, qui l'isole de la Suisse plus que la distance, par la proximité du grand centre de culture et de richesse qu'est Milan, enfin par la pauvreté d'une population en majorité montagnarde.

Les Tessinois ont le souci, légitime dans une Europe où chacun cultive son moi en profondeur et où l'on fait revivre des langues mortes — comme le gaélique — pour être sûr de ne pas ressembler à son voisin, de ne pas perdre leur caractère italien. Ce souci, nous l'avons tous avec eux. Nos cantons ne sont des cellules utiles de la Confédération, ils ne l'enrichissent que s'ils ont quelque chose d'original à lui apporter. Les Tessinois qui se figureraient que la Suisse veut les germaniser prouveraient par là qu'ils n'ont jamais rien compris à l'esprit de nos institutions.

Ce que nous demandons, en effet, aux diverses parties de notre pays, ce que nous avons le droit de leur demander, c'est, sans perdre jamais le contact avec les grands courants de civilisation auxquels elles appartiennent par la langue, de les transformer assez, de les enrichir d'éléments originaux, de les influencer par le milieu national, au point que ces civilisations se

transforment dans nos mains et deviennent helvétiques, sans jamais cesser d'être française, ou allemande, ou italienne. Il est naturel que les étrangers, dont les yeux ne peuvent être assez avertis pour voir ces détails qui nous frappent, aient une vue plutôt analytique de notre pays, et nous attribuent, les uns et les autres, aux civilisations auxquelles notre langue nous rattache. Mais nous avons bien le droit d'avoir de ce même pays une conception synthétique, c'est-à-dire de souligner les éléments de pensée et d'expression qui nous sont communs.

Il importe que la culture tessinoise ne cesse pas d'être italienne. C'est là ce qu'elle doit nous apporter, à nous autres. A cela, d'ailleurs, aucun danger. L'Italie est actuellement en plein épanouissement, en pleine possession de soi, en pleine conscience de sa valeur, et, on peut bien le dire parce que c'est vrai, en plein orgueil de sa civilisation. Elle est conquérante, et nos Confédérés tessinois ne risquent pas de voir s'éteindre entre leurs mains le flambeau de la civilisation romaine.

Mais ce n'est pas assez pour eux de rester italiens. Ils ont d'autres devoirs, non seulement vis-à-vis de nous, mais vis-à-vis d'eux-mêmes. Il ne manque pas d'Italiens en Italie. Les Tessinois n'enrichiraient guère le patrimoine humain s'ils n'étaient que cela. Par contre, ils sont les seuls à introduire dans cette civilisation italienne, dont ils sont justement fiers, des éléments différents, germaniques et français, et pour tout dire d'un mot, des éléments suisses.

Aussi est-ce avant tout avec les sources d'inspiration helvétiques, moins jaillisantes, peut-être, que les italiennes, moins faciles à déceler, sous le roc ou le gazon, mais plus précieuses même pour cela, qu'ils doivent garder le contact. C'est à cette condition qu'ils seront eux-mêmes. Et il faut qu'ils soient eux-mêmes pour nous apporter quelque chose.

Malheureusement, et c'est là toute la difficulté, le Tessin est un canton agricole, presque sans villes, avec une couche intellectuelle très mince. Cette classe a prouvé sa fécondité en produisant un nombre exceptionnellement grand, étant donné les circonstances, d'artistes et d'écrivains de valeur. Mais cette floraison exceptionnelle ne peut pas être un phénomène durable. Un petit pays s'épuiserait à produire sans cesse des génies.

Si le Tessin a la qualité, il ne peut avoir le nombre. Il peut produire un ou deux grands hommes, mais il ne peut se reproduire lui-même, se cultiver, alimenter à la longue, de ses propres enfants, un enseignement supérieur et artistique. Il a de la peine à se créer à lui-même, autant que les autres parties du pays, une civilisation originale, à la fois suisse et italienne — comme la civilisation romande est française tout en étant suisse. Il ne le peut pas, parce qu'il est obligé d'aller constamment puiser aux sources mêmes de la vie intellectuelle italienne, ses étudiants doivent aller en Italie, ses professeurs viennent d'Italie, et ainsi son italianité court le danger d'être trop purement italienne.

Les Tessinois qui redoutent de ne pas demeurer assez Italiens nous paraissent méconnaître le vrai péril auquel est exposée leur culture, et qui est, à la longue, de ne plus être assez suisse d'inspiration.

Nous permettra-t-on de dire ici que la politique de l'Italie, active, assimilatrice, moralement conquérante, nous paraît accroître ce danger, et que si nous ne croyons guère aux Jeunes Tessinois et à leurs rêves séparatistes, nous avons le droit d'être préoccupés de tendances dont l'effet serait de détourner le Tessin de cet effort commun par lequel nous devons construire, chaque jour, par notre collaboration, la patrie suisse?

En face de ces tendances, notre devoir est d'agir, et la Suisse romande nous paraît avoir un intérêt particulier à agir, et par conséquent, un devoir particulier.

Minorité linguistique et politique, elle a tout naturellement un besoin de cohésion que ne ressent peut-être pas au même degré la majorité. Nous sommes conscients de tout l'enrichissement que peut apporter à notre propre culture la chaude civilisation italienne, et le Tessin nous est aussi indispensable que nous pouvons l'être à la Suisse alémanique.

Malheureusement, le contact géographique manque entre nous. Nous ne pouvons nous tendre la main qu'à travers l'Ossola et les Centovalli italiens, ou à travers le Gothard alémanique. Ce contact géographique qui nous manque, on peut, il faut y suppléer, par un contact moral plus étroit.

Le grand problème tessinois, c'est la formation d'une élite

qui soit, à la fois, de pure culture italienne et d'éducation suisse. On sait combien la préparation des élites est un problème important dans la vie de toutes les sociétés nationales. Nous n'avons rien à craindre au Tessin, aussi longtemps que l'élite y sera suisse de sentiments, comme elle l'est aujourd'hui. Mais nous aurions tout à craindre d'une classe intellectuelle qui serait détachée de la Suisse.

Telle est l'aide que nous devons offrir au Tessin. Ce n'est pas de l'argent. Ce sont des biens plus élevés. Nous devons l'aider à former, à enrichir, à élever et à helvétiser encore sa classe intellectuelle. En un mot, nous devons l'aider à résoudre le grave problème de son enseignement supérieur.

La solution, il est à peine besoin de le dire, n'est pas dans la création d'une Université tessinoise, moins encore dans la création d'un enseignement tessinois à la future Université de Milan. La solution est ailleurs, et il nous paraît qu'elle est dans la Suisse romande.

On sait que nous sommes riches — trop riches — en Universités. On ne peut nous demander de les sacrifier, car elles représentent tant d'histoire et tant d'espoirs qu'aucun projet de fusion ou de réduction n'aurait de chances de succès.

Par contre, un renouvellement, un élargissement de nos universités est pour elles, ou tout au moins pour certaines d'entre elles, une nécessité vitale. Et l'on est amené à se demander tout naturellement s'il n'y aurait pas là un moyen ingénieux, à la fois de rapprocher le Tessin des éléments qui, en Suisse, lui sont le plus proches, et d'enrichir par un apport nouveau notre vie intellectuelle et universitaire. On a déjà envisagé, dans ce sens, la création à l'Université de Genève d'un centre de culture italienne. Il ne manque à la réalisation de ce projet que des ressources. La détresse de l'Etat de Genève n'a égale que celle du Tessin. Mais on peut se demander si, au moment où, de tous côtés, on fait appel, en faveur des cantons les plus éprouvés par la crise nationale, à l'aide de la Confédération, celle-ci ne pourrait pas reprendre, sous cette forme pratique, ses vieux rêves d'université fédérale?

Genève a besoin d'aide. Le Tessin n'a pas d'université. L'université qui doit se créer à Milan isolera le Tessin de la

Suisse, et nous voulons l'en rapprocher. Ne pense-t-on pas que Genève — ou une autre ville de la Suisse romande — serait un lieu propice à la création, non pas d'une université italienne — ce serait une utopie —, mais d'un centre de hautes études italiennes, surtout juridiques et littéraires?

Ce projet n'a pas la prétention d'être une solution de la question tessinoise. Et d'abord, y a-t-il une question tessinoise? Nous savons que le Tessin, canton périphérique, a les difficultés de tous nos cantons excentriques, et quelques-unes de plus. Mais nous savons que l'unité suisse repose sur la volonté de tous, et aussi longtemps que cette volonté n'aura fléchi nulle part, les bases de la Suisse, une et diverse, mais indivisible, demeureront inébranlables.

WILLIAM MARTIN

ABONNEMENT: Jährlich (20 Hefte) 18 Fr., halbjährlich 9 Fr., vierteljährlich 4 Fr. 50; im Postabonnement 20 Rp. Zuschlag, nach dem Ausland mit Portozuschlag. Preis dieses Doppelheftes: Fr. 2. 50.
INSERATE: 1/1 Seite 100 Fr. 1/2 Seite 55 Fr. 1/4 Seite 30 Fr. 1/8 Seite 17 Fr. 50.

Präsident der Redaktionskommission: HENRY HEER.
Verantwortliche Redaktion: Dr. MAX RYCHNER. Alle Zuschriften an die Redaktion, Zürich 1, Zeugwartgasse 3. Telephon Selnau 4796. Postcheck Nr. VIII 8068.
Druck und Verlag: Art. Institut Orell Füssli, Zürich. Postcheck Nr. VIII 640.